

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIALE ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, excepté le lundi et le lendemain des fêtes. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. JH. REYNARD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinque Mai, N. 238. Prix de l'abonnement TROIS PIASTRES par mois.

MONTEVIDEO.

14 OCTOBRE 1850.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

AMÉRIQUE CENTRALE.

(Suite et fin.)

L'Angleterre n'offre à ses protégés que l'asservissement et l'exploitation de leurs ressources à son profit.

Ceux-là sont des amis, destinés à devenir des frères ; celle-ci est une protectrice qui se change toujours en souveraine.

Les uns ont donc tout pour eux : prestige, intérêt, grandeur et dévouement, l'autre n'a rien que l'éclat d'une puissance minée de toutes parts et qui se maintient par sa masse, bien plutôt que par sa solidité réelle.

Enfin, et plus que tout le reste, l'Union a l'attrait et la fortune de la jeunesse. L'Angleterre porte avec elle les traces infatigables et les mauvaises chances de son déclin.

L'autre britannique a pâli devant l'étoile américaine partout où il s'est rencontré avec elle, et ce n'est pas au moment où celle-ci se lève dans sa plus merveilleuse splendeur sur l'Océan-Pacifique, qu'on peut espérer de l'éclipser ou même de lutter d'éclat avec elle.

CONCLUSION.

Nous eussions désiré pouvoir étendre cette revue jusqu'au Mexique, afin de présenter à nos lecteurs une série de faits et d'observations, aussi complète que possible, sur la situation actuelle, la marche et les tendances des divers Etats Hispano-Américains ; mais les renseignements nous manquent absolument.

À en croire les bruits qui ont circulé ici dans ces derniers temps, le Mexique aurait à subir de nouvelles épreuves avant de fixer irrévocablement ses destinées, avant d'occuper le rang qui lui appartient parmi les nations constituées.

Outre le choléra qui continue d'affliger la ville de Mexico, on assure que quatre candidats (deux civils et deux militaires) se disputent déjà la future présidence ; que deux révoltes ont éclaté, l'une à Puebla, et l'autre à Flascala ; qu'enfin les hostilités des Indiens ont pris un caractère tellement grave, que le gouvernement mexicain s'est vu dans la nécessité de réclamer des Etats-Unis l'assistance qu'ils lui ont promise, en pareille occurrence, par le traité de Guadalupe. Si ce fait est vrai, comme semblerait l'indiquer l'augmentation de l'effectif de l'armée américaine, il est probable qu'une nouvelle occupation du territoire mexicain par les troupes de

l'Union, amènera des changements notables dans l'existence politique de ce peuple.

Quoiqu'il en soit, ce pays se trouve placé dans la sphère d'attraction de la grande constellation boréale, et il nous paraît bien difficile qu'il n'en subisse pas complètement l'influence, ce qui au reste, serait un grand bien pour l'humanité.

Nous nous arrêterons donc aux limites de l'Amérique-Centrale, en priant instamment nos lecteurs sérieux de ne pas regarder avec indifférence les faits nouveaux et nombreux qui ont été consignés dans cette revue ; nous en tirerons bientôt des inductions et des considérations générales d'une grande importance pour l'avenir du commerce et de l'influence de la France dans cette partie du monde.

En résumé : sur quinze Républiques d'origine espagnole, que nous avons passées en revue, l'une après l'autre, huit sont en paix et en voie de prospérité, savoir : le Chili, la Bolivie, le Pérou, la Nouvelle-Grenade, Vénézuela, Costa-Rica, Nicaragua et Guatemala. Cinq d'entre-elles sont même dans un état de progrès matériel et intellectuel très satisfaisant.

Trois sont en révolution, mais en voie de progrès et sur le point de se constituer définitivement d'une manière stable ; ce sont l'Equateur, Honduras et San-Salvador.

Une, le Mexique, est menacé d'une nouvelle révolution, d'une invasion d'indiens et, par suite d'une intervention nord-américaine.

Trois autres sont dans la misère, et depuis huit ans en guerre par l'ambition démesurée du tyran de Buenos-Ayres ; ce sont :

1. La République Orientale de l'Uruguay, luttant héroïquement pour le maintien de son indépendance attaquée par Rosas.

2. La République du Paraguay, incessamment menacée d'une invasion des troupes du dictateur Rosas, se maintenant ferme sur la défensive et cherchant tour à tour un allié fidèle à Corrientes et à Rio-Janeiro.

3. La République argentine, composée de quatorze provinces ou Etats, qui n'ont aucune communication avec le monde civilisé, à l'exception de Buenos-Ayres, dont les revenus sont employés à satisfaire les caprices et les vues ambitieuses du tyran. Les dépenses considérables d'une guerre sans issue et sans gloire pour la nation argentine, sont en partie couvert par le produit des douanes du dictateur ; le surplus est payé par les populations exténuées de l'intérieur ; pour le bien-être ou l'instruction desquelles Rosas ne dépense pas un réal.

Finalement, nous voyons le vaste empire du Brésil, composé de dix-neuf provinces florissantes, toutes en communication directe ou indirecte avec les européens, sur le point d'entamer une guerre provoquée par Rosas, ce géant infernal, dont toutes ses facultés physiques et morales sont depuis vingt ans, employées à détruire sans jamais édifier.

Voulant autant rester dans les bornes d'une juste convenance, que satisfaire la curiosité de nos abonnés en rapportant dans notre feuille les articles des journaux de France qui continuent à s'occuper de nous, nous donnons ci-dessous l'article du "National" du 31 juillet, après y avoir fait les suppressions que nous avons jugé convenables — nous conformant en cela à la "Circulaire" sur la presse, en date du 2 août dernier :

QUESTION DE LA PLATA.

Ce qui suit est extrait d'une lettre, écrite en rade de Montevideo :

Montevideo, le 28 avril 1850.

« L'indignation est aujourd'hui profonde dans toute la population montevidéenne. François et Orientaux se demandent dans quel intérêt... on a voulu calomnier cette population et exciter même contre elle les braves soldats venus à son secours....

« A l'arrivée des navires portant des troupes de génie d'artillerie et d'infanterie de marine, tout était joie, enthousiasme à Montevideo. Les Français surtout s'empresseront à l'envi d'aller à bord saluer leurs compatriotes ; j'ai compris à bord de la Zénobie, en un seul jour, plus de trente barques, chargées chacune d'une quinzaine de Français qui venaient porter du tabac, des cigares et des rafraîchissements à ces braves qu'une longue traversée avait privés de ces objets....

« Aussi, pas un soldat, pas un sous-officier n'a pu encore descendre à terre. Les officiers même ont été pré-

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS.—Du 15 octobre 1850.

LE ROI DU VILLAGE.

Il était un roi d'Yvelot
Peu connu dans l'histoire
Se levant tard, se couchant tot,
Dormant fort bien sans gloire;
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.

On conserve encore le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrit en buvant

Devant :
Oh! oh! oh! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là
La, la.

(BÉRANGER.)

Dans une petite maison de la rue Canebière, à Marseille, vivait, en 1793, un portier qui était en même temps tailleur ; pendant toute la journée il raccommodait en chantant les vêtements de ses pratiques, et sa femme vendait des pommes de terre frites aux gens du voisinage, qui considéraient le pain comme un objet de luxe. Parmi les habitans de la maison et au nombre des bon-

nes pratiques du tailleur, se trouvait une famille corse qui très-souvent avait recours à la cuisine de la portière.

Le père Mathieu et sa digne épouse faisaient un crédit illimité à cette famille. La noble bonne figure de la mère et les paroles du fils aîné leur étaient de suffisantes garanties.

Ce dernier, officier d'artillerie, venait de temps en temps à Marseille ; un jour il s'arrêta dans la loge du brave portier, qui était né aux environs d'Yvelot, et lui dit :

— Père Mathieu, si jamais je deviens quelque chose en France je vous nomme roi d'Yvelot.

— Et moi, répondit le tailleur en riant, je vous proclame généralissime de mon armée.

— Merci, dit l'officier, en attendant mieux je m'en contenterai.

— Pensez-vous peut-être commander un jour l'armée française ?

— Qui sait ! je porte le bâton de maréchal dans ma poche.

— En vérité, vous êtes ambitieux, mon général.

— Un peu et Votre Majesté ?

— O mon Dieu ! ma Majesté se contenterait d'une maisonnette dans mon village natal, d'une chambre d'auberge et d'une boutique de tailleur.

— Vous êtes très-modeste ; je vous promets tout cela d'avance Sire.

— Je vous souhaite un palais de marbre, monsieur le général.

En ce moment survint une vieille bohémienne qui demanda à leur dire la bonne aventure ; ils lui tendirent leurs mains, dont elle examina attentivement les lignes heureuses et les lignes fata-

les, puis elle leur dit : Vous serez tous deux rois, citoyens.

— Rois ! s'cria le tailleur, et lequel sera le plus puissant ?

— Vous, répondit-elle en se tournant vers le lieutenant.

— Et le plus heureux ?

— Vous, ajouta-t-elle en regardant Mathieu.

Le tailleur se mit à rire aux éclats, et l'officier s'éloigna.

Le jour suivant le lieutenant partit pour rejoindre son régiment ; sa famille se rendit à Paris, et le tailleur se mit à son travail habituel pendant que sa femme vendait des pommes de terre.

Il avait depuis longtemps oublié son horoscope lorsqu'un magasin il reçut, par la poste, une très jolie somme avec une lettre ainsi signée :

« Je suis général ; il est juste que vous deveniez roi d'Yvelot ; je vous envoie l'argent nécessaire pour subvenir à vos premiers frais d'installation. »

General BUONAPARTE.

Le tailleur, enchanté comme on le pense, parti pour son pays natal. A son arrivée, il apprit qu'on allait vendre les restes d'un vieux château appelé le palais du roi d'Yvelot ; on lui adjugea moins quinze francs, yennant quelques assignats. Il fit abattre les vieilles tourelles, et les ruines servirent à bâti un cabaret dont l'enseigne portait : A LA RÉPUBLIQUE D'YVELOT.

Il n'osait alors, un peu moins qu'aujourd'hui, être question de rois.

Peu après, l'ancien lieutenant d'artillerie devint général

venue que, pour débarquer, il fallait être armé de pied en cap, comme s'il s'agissait de s'aventurer dans un repaire de voleur et d'assassine.

« Grande a été leur stupéfaction, en reconnaissant qu'à Montevideo ils étaient, de la part de tous, l'objet de prévenances et d'attentions les plus délicates.

« Maintenant, malgré tout ce qui a été dit et publié au camp d'Orbigny, dont les infâmes libelles ont été repoussés à profusion à bord des bâtimens de l'escadre, à l'exclusion de tout ce qui s'imprime à Montevideo, un grand nombre d'officiers français ont parcouru la ville. Ils sont surtout frappés de l'apret de Montevideo, qui, loin d'être misérable, présente encore quelques vestiges de son ancienne splendeur et de son activité commerciale; ils sont également édifiés en voyant le calme et la modération des habitans.

Le dernier libelle, publié au *Carrito*, en français et en espagnol, n'est qu'une dégoûtante diatribe contre les agents qui ont laissé dans ces contrées les plus honorables souvenirs, et aussi contre nos braves légionnaires.

« Pour faire connaître les choses qui se passent ici, il me suffit de citer un seul fait :

« Le lieutenant-colonel Cossinères, qui commande le corps du génie, avait ordre de se rendre à Buenos Ayres, pour examiner sur quel point de la côte des troupes pourraient débarquer; mais M. Lepredour a ordonné à M. Cossinères de ne pas quitter la rade de Montevideo et c'est officier va retourner en France par le premier bâtimen sans avoir pu remplir sa mission. »

Le « *Comercio del Plata* », après avoir rendu compte de la promenade militaire des troupes de l'expédition, dit en terminant :

« L'événement de samedi est venu prouver de la manière la plus évidente combien est grande la sympathie qu'ont su éveiller dans la population montevidéenne ces soldats de la France que nous avons le plaisir d'héberger. Si Montevideo pouvait faire pour eux de plus grandes démonstrations de cordialité, il les ferait de tout cœur. »

NOUVELLES DE L'EUROPE.

Partie le vapeur de guerre anglais *Salamandre*, arrivé à Rio-de Janeiro le 1er du courant, et le *Riffleman*, entré ici vendredi, on a eu des nouvelles de Paris jusqu'au 21 et de Londres jusqu'au 22 aout. En voici le résumé :

Le président Louis-Napoleon est sorti de Paris le 12 aout pour aller visiter les départemens de l'Est.

Il a été reçu, dit-on, avec enthousiasme, partout où il est passé; même dans les lieux où l'on avait, jusqu'à présent, manifesté la plus forte opposition contre son gouvernement, et qui étaient considérés comme des foyers de républicanisme rouge.

Les représentans légitimistes ont profité de la suspension des travaux de l'Assemblée Nationale, pour aller à « Viesbaden » rendre hommage au comte de Chambord.

Le journal le *Pouvoir* du 21 aout, dit que dans une des nombreuses réunions qui ont eu lieu à Viesbaden, les représentans légitimistes ont résolu à l'unanimité de s'opposer à tout espèce de tentative de prolongation des pouvoirs du président de la République.

en chef, puis il renversa les derniers débris de la République.

— La Bohémienne aurait-elle predit vrai ? s'eria le père Mathieu quelques jours après le 18 brumaire ; mon officier a tiré de sa poche le bâton de maréchal ; trouvera-t-il une couronne ?

Le jour où le général Buonaparte mit sur son front la double couronne de France et d'Italie, le père Mathieu changea l'enseigne de son cabaret ; on y lut : Au roi d'Yvetot. Et ses habitués, le verre en main, lui donnèrent ce titre au moment où le Saint-Père sacrifia le grand homme.

— La Bohémienne avait l'avenir, pensait le cabaretier ; nous commençons tous deux notre dynastie, et nous sommes presque cousins.

Pendant que le nouveau César conquérait des provinces et des royaumes, le modeste souverain d'Yvetot se contentait d'ouvrir un débit de tabac et un restaurant sous la direction de sa cuisinière Jeanneton.

— Mon cousin fait plus de chemin que moi, disait le roi Mathieu ; il a déjà parcouru toute l'Europe, et moi je n'ai pas encore perdu de vue le clocher de mon village ; qui sait cependant si tous deux nous n'arriverons pas au même but ?

Lorsque l'empereur abandonna l'épouse aimée du général Buonaparte pour s'unir à une princesse d'Autriche, le père Mathieu, qui avait perdu sa femme épousa sa cuisinière Jeanneton.

— Oh ! disait-il en secouant tristement la tête, mon cousin devient fou ; il oublie son origine : cela lui portera malheur. Moi, je reste Mathieu comme devant, et j'aime mieux Jeanneton qu'une archiduchesse.

Pendant la période de triomphes et de gloire du puissant mo-

narque, un homme du peuple, un homme illustre, osa chanter les tranquilles vertus du bon roi d'Yvetot ; la chanson devint très-populaire, et alla jusqu'à troubler le sommeil de Napoléon, qui, fort mécontent, demanda le nom de l'auteur. On assure que dans le moment où il ne savait encore s'il devait punir ou pardonner, un homme d'esprit, probablement Talleyrand, lui dit en riant :

— Sire, Votre Majesté a bien voulu laisser au peuple français le droit d'écrire, de penser. Mazarin faisait grand cas de ce droit, ainsi que son auguste élève. Voulez-vous être moins indulgent pour le peuple ? Il paie bien, laissez-le chanter pour son argent ; une chanson de plus est une conspiration de moins.

Cette chanson ne fit pas seulement sensation à la cour, elle fut aussi de haute importance pour le royaume d'Yvetot, où elle produisit presque une révolution politique. La révolution dont il s'agit ne prend pas place dans l'histoire ; elle dura à peine vingt-quatre heures, et ne causa la mort de personne.

Les habitans du village, auxquels la chanson était parvenue et qui avaient appris dans quelle liaison Mathieu s'était trouvé avec leur empereur, s'unirent et nommèrent le premier, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, leur roi.

Le cabaretier accepta et fit un usage fort sage de sa puissance ; il ne destitua personne, excepté le maître d'école, qu'il remplaça avantageusement. Ainsi se fit cette révolution sans effusion de sang.

Après la bataille de Waterloo, Mathieu doit avoir écrit à l'empereur pour mettre ses États à sa disposition ; mais la lettre ne parvint pas, et Napoléon se jeta dans l'armée anglaise.

— Ah ! disait souvent le roi d'Yvetot, la Bohémienne avait

traité Napoléon. Les limites que je dois me fixer ne me permettent pas d'en faire ici l'énumération : il me suffit de dire qu'elles s'élèvent à plus de 40 millions de francs, d'après des chiffres qui ont été régulièrement et contraictoirement établis.

Depuis le traité du 29 octobre 1840, ces réclamations n'ont cessé d'être suivies par la voie diplomatique de la part du gouvernement français auprès du gouvernement argentin. Les divers ministres français, notamment M. Guizot, les ont toujours considérées comme juste et sérieuses. Une volumineuse correspondance, que j'ai entre les mains, ne peut laisser aucun doute à ce sujet.

Il existe, entre autre, une lettre de 1844 dont M. le général de L'Hoste lui-même a bien voulu m'entretenir au mois de février dernier.

Dans cette dépêche, M. Guizot, en me parlant des diverses réclamations que je suivais, en vertu des pouvoirs qui m'avaient été confisés, ajoutait que le chargé d'affaires de France à Buenos Ayres s'occupait sérieusement d'obtenir une juste satisfaction du gouvernement argentin, que c'était là que la question devait être vidée, parce qu'on ne pouvait admettre deux centres de discussion, l'un à Buenos Ayres, l'autre à Paris.

Avant le départ de M. Goury de Rosan, j'eus l'honneur de m'adresser, par écrit, à M. le ministre des affaires étrangères, en le priant de ne pas oublier, dans ces nouvelles instructions, les indemnités dues à nos nationaux. Des personnes honorables que je pourrais nommer régulent de M. le général de L'Hoste l'assurance que le gouvernement français insisterait surtout sur ce point important.

Après tant de promesses, après des années d'attente, de misère, de la part des réclamants, on passe un trait de plume sur toutes ces réclamations, on les a jeté.

Ils n'en sauront être ainsi. Nos compatriotes peuvent avoir été dépouillés de leurs biens, soumis à toute sorte de mesures arbitraires, privés de leur liberté et même égorgés, sans obtenir une juste réparation.

Si le gouvernement français avait la faiblesse de décharger Rosa de cette deute sacree, la France en deviendrait responsable.

Dans l'état actuel de nos finances, l'Assemblée nationale voudra-t-elle imposer cette nouvelle charge au budget ? voudra-t-elle que nos malheureux compatriotes soient sacrifiés au grand empressement du gouvernement à faire la paix avec le despote de Buenos Ayres.

J'espère en sa justice, et je compte l'invoquer par nos pétitions que j'aurai l'honneur de lui adresser très-secrètement.

— Agréz, etc., etc. (La Semaine.)

SITUATION.

Nous transcrivons, il y a quelques mois, des fragments d'un article dans lequel le *Journal des Débats* disait à ses amis légitimistes, orléanistes et impérialistes le véritable patriarche du journalisme français a partout des amis, si ce n'est dans le parti républicain que, puisqu'aucun d'eux ne voulait sacrifier aux autres ses intérêts personnels, que chacun au contraire voulait la République

raison : je suis plus heureux que mon cousin ; il vit prisonnier sur une île lointaine, et moi je régne en paix dans ma village.

A. K.

UNE MALICE D'OUTRE-TOMBE.

Les morts plaisent vite ! Une vieille servante meurt à l'hôpital de Loches. La bonne femme est bonne chrétienne et veut être déposée en Terre-Sainte ; elle aimait le monde, elle ne veut pas s'y rendre sans être bien accompagnée. Son désir IN EXTREMIS est une invitation à ses anciennes commères pour la conduire à sa dernière demeure.

Les commères, et l'on en compte jusqu'à six, ne manquent pas à la fête. Les voilà suivant et pleurant à qui mieux mieux, le bonnet neuf sur la tête et la plus belle mante sur les épaules. Mais le ciel, en deuil aussi, vient au beau milieu du chemin mêler ses larmes au convoi. Quatre des plus courageuses résistent à la pluie, les autres sauvent leur bonnet. Oh ! les femmes irréverencieuses aux manes de leur co-cordon bleu ! Mal leur en prit, et c'est bien fait.

La cérémonie achevée, les quatre autres, sechant leurs larmes et secouant leurs coiffes mouillées, passent à la sacristie, où les attend le curé.

— Mes commères, leur dit-il, la défunte laisse par testament en bonne forme, 400 louis à partager entre tous ceux qui suivront son convoi. Voici 100 louis pour chacune de vous.

Attrape ! les deux autres. — Et la vieille morte, de rire, sans doute, dans son vieux sapin.

XXX

que contre le prochain sans la vouloir pour soi, il n'y avait qu'une chose à faire, donner à la République des institutions convenables.

Ce sage conseil n'a pas été entendu. L'on a continué à faire de la contre-révolution sans but arrêté, pour le plaisir d'en faire. Il en est résulté une situation de plus en plus fausse; une surexcitation fiévreuse des passions politiques dans le haut de l'échelle sociale pendant qu'elles se culminent de jour en jour dans la nation, s'habituant à raisonner les hommes, et les choses d'autant plus froidement que ceux dont elle pouvait attendre la direction, obéissant à un sol entraînement, paraissaient moins aptes à la lui donner; une lutte d'abord sourde, puis à peu près ouverte entre les grands pouvoirs de l'Etat; peut-être aussi, en certain lieu, l'espoir de fixer par un acte de rigueur plus ou moins constitutionnel, les irrésolutions de la majorité de l'Assemblée législative. Quand et comment sortirons-nous de cette singulière position? Nul ne le sait; la Providence se joue perpétuellement de nos misérables combinaisons. Suivant toutes les probabilités, les savantes manœuvres, les profonds calculs de la réaction n'aboutiront qu'à consolider les institutions républicaines et à rattacher peu à peu tous les gens qui veulent prévenir les révoltes nouvelles dont le pays est menacé par les égocistes rivalités des partis, s'inquiétant fort peu de donner satisfaction à ses intérêts généraux.

Un journal ministériel, la *Patrie*, constate avec douleur les résultats complètement négatifs obtenus par la ligue du grand parti de l'ordre. Nous pouvons puiser d'utiles enseignements dans cet aveu. Nous reproduisons donc en partie l'article où il se trouve:

« Plus l'on crée la situation, plus l'on observe le lamentable spectacle qu'on a sous les yeux, et plus l'on conçoit d'armes sur le dénouement du lugubre et inextricable imbroglio inauguré par la révolution de février et compliquée par la constitution-Mareast....

On pouvait faire deux choses après la révolution de Février et la Constituante: on pouvait faire énergiquement de la contre-révolution ou organiser franchement la République.

« Nous avions pour notre part que nous avons voulu faire de la contre-révolution, et que nous, n'ayons nullement travaillé à organiser la République. Il nous a semblé que la majorité de la Législative avait eu le même désir que nous. La révision de la loi électorale et la série de mesures qui consiuent le plan de campagne des dix-sept étaient simplement des mesures contre-révolutionnaires....»

L'on ne contestera pas à ces paroles le mérite de la franchise.

Que l'on dise ensuite que nous ne jouissons pas de la liberté de la presse! Des journaux bien pensants peuvent avouer hautement qu'ils ont constamment cherché à ruiner les institutions du pays. Il est vrai que si l'on peut en toute sûreté battre en brèche la République, il est fort dangereux de la défendre. Les parquets montrent autant d'indulgence pour les assaillants que de rigueur pour les assiégés; il y a compensation! L'Assemblée législative elle-même, c'est à dire le premier pouvoir de l'Etat, peut être impunément attaquée, menacée, sans que nul s'en émeuve parmi les magistrats, émouvables, si habiles à découvrir de prétendues atteintes aux droits que le pouvoir exécutif tient de la Constitution, même sous les respectueuses critiques auxquelles M. Desnoyers sait donner, dans le Siècle, une forme si spirituelle. Notre pauvre Parlement en est réduit à se constituer juge et partie dans sa propre cause. L'on ne s'avise jamais de tout: pourquoi ne s'est il pas réservé la disposition de la feuille d'avancement du ministère de la justice?

Une contre-révolution aurait les mêmes conséquences qu'une révolution pour la prospérité du pays, où malheureusement la politique absorbe tout, domine tout. Il serait donc sage de faire en sorte d'éviter l'une et l'autre de ces extrémités; nous espérons encore que l'on y parviendra parce qu'en dehors de stériles débats parlementaires et du centre d'attraction du gouvernement, il se fait dans l'opinion publique un travail sérieux d'appréciation.

Chacun se demande où peuvent nous conduire les jalousies et les petites intrigues des partis monarchiques, les velléités ambitieuses de l'entourage de l'Empereur, chacun sent instinctivement qu'il n'en peut résultier que la continuité d'un état précaire, intolérable, où la France s'use misérablement malgré l'admirable activité dont elle est douée; que par la force des circonstances la République est seule possible aujourd'hui, et que la stabilité n'est pas dans telle ou telle forme de gouvernement, mais dans des institutions appropriées aux tendances et aux besoins de la société qu'elles doivent régir.

La lutte réelle, la lutte sérieuse n'est pas entre la Ré-

publique et la monarchie ou l'empire, elle est entre une population de plus de trente millions d'hommes cultivateurs ouvriers, petits commerçants, petits propriétaires, demandant que leurs intérêts soient enfin compris pour quel que chose, qu'on leur reconnaîsse d'autres droits que celui de payer des impôts écrasants, et quelque milliers d'individus qui ont tous les bénéfices d'un ordre social dont les autres ont toutes les charges. C'est en vain qu'on essaiera de déplacer les termes du problème; il se représentera toujours aussi menaçant, tant qu'on n'osera pas l'aborder franchement et chercher à le résoudre au moyen de réformes intelligentes.

Depuis plus de cinquante années nous hommes d'Etat ont mis toute leur habileté à éluder les questions qui se rattachent à l'amélioration de la condition du prolétariat, au remaniement de l'impôt, à l'extinction du paupérisme. Ils ont simplement accumulé les difficultés qui maintenant nous pressent de plus en plus. Aussi qu'est-il arrivé? nous avons marché de crise en crise, de révoltes en révoltes. Que cette douteuse expérience nous profite enfin, songeons à faire ce que nous commandent simultanément la prudence et l'équité, à satisfaire par d'opportunes concessions les légitimes exigences de l'immense majorité de la population, de peur qu'un jour, abusant de sa force, elle brise violemment et sans souci pour les intérêts opposés aux siens de résistances aussi inintelligentes qu'égoïstes.

(*La Semaine du 2 août.*)

FAITS DIVERS.

Jeudi matin, entre onze heures un quart et onze heures et demie, une effroyable détonation a ébranlé la ville de Dijon tout entière.

Après s'être assuré en toute hâte que la ville elle-même n'avait pas été le théâtre de quelque sinistre, les autorités ont lancé des estafettes dans toutes les directions.

En même temps les bruis les plus contradictoires courraient dans nos rues. Les uns disaient qu'en dépôt de poudre venait de sauter à Vézelay (à deux lieues de Dijon); les autres assuraient que c'était à Fleury sur Ouche. D'autres enfin croyaient que quelque mine formidable, pratiquée par les ouvriers du chemin de fer, venait d'être allumée et de sauter. Mais la journée s'était passée sans que nul détail positif parvint à la connaissance des Dijonnais.

Chose étrange! tandis que la détonation éclatait ici, tous les villages, toutes les villes environnantes jusqu'à dix lieues à la ronde, étaient jetés dans la même perplexité par le même bruit extraordinaire.

Aujourd'hui nous sommes heureux d'annoncer qu'aucun sinistre n'a eu lieu, et qu'il ne faut plaire ni accuser personne.

La détonation a été causée par la combustion d'un météore igné d'une dimension extraordinaire remarqué en plein jour par plusieurs habitans de la campagne, dans la direction du Mont-Afrique, notamment par ceux de Béthièvre (près d'Alisey), qui affirment avoir assisté à la chute du météore.

Si c'est la chute d'un aéroïque qui a causé cette détonation, espérons que l'on en trouvera bien des débris et que la science pourra les analyser.

Le sieur S...., porteur d'eau, natif du département du Cantal, était hier abordé par une femme qui lui sauta au cou sans fragon.

S.... ne savait trop comment répondre à cette famille démonstration, lorsqu'elle lui dit: «Comment, tu ne reconnais pas la petite Catherine? il est vrai que je suis bien grandi, bien changée, depuis que tu es partie du pays; mais c'est égal, je te reconnais bien, moi! » Alors on entre en conversation, et Catherine donna des détails tellement circonstanciés sur les parents et amis de S.... qu'il fut bien à convaincu qu'il avait affaire à une de ses payées.

« Attendez moi quelques instants, lui dit-il, je n'ai plus que quelques voies d'eau à porter; puis nous causerons. » Quelques instants après, en effet, il emmenait Catherine chez lui, et celle-ci, se plaignant de la chaleur, exprime le plus vif désir de boire de la bière.

Pour se montrer galant, S.... s'empressa d'aller en chercher; mais, à son retour, avec deux bouteilles de bière et des gâteaux, il ne trouva plus Catherine; puis il remarqua que le tiroir de la commode était ouvert, et enfin il reconnut qu'on venait de lui soustraire un billet de 500 fr., deux boutons de chemise en or, ornés de brillants, des effets et quelques autres bijoux.

On peut juger du désespoir de S...., qui n'a eu que la triste consolation d'aller déposer sa plainte chez le commissaire de police de son quartier.

— On lit dans le *Journal de l'Ain*: « Il est mort ces jours derniers, à l'hôpital de Bourg, un petit garçon de l'âge de dix ans, transplanté du brouillard d'Italie sous notre ciel brumeux. Qui sait l'histoire de cette charmante créature, dont la tête était comme celle des anges de Fiesole? Nul ne peut répondre. Tout ce qu'on sait c'est que le pauvre enfant était un jour étendu, presque nu, sur les marches de l'église de Subiaco, à quinze lieues environ de Rome.

— Des soldats du 33e, de ce régiment qui a fait si courageusement partie de notre expédition, rencontrèrent le petit enfant, lui demandèrent ses noms et sa demeure. Impossible d'obtenir une réponse; toutes les questions sur ce point, furent sans résultat. Cependant, l'intérêt qu'inspira ce jeune garçon fut tel, que les soldats du 33e le recueillirent avec soin et lui donnèrent le nom d'Angelo; petit ange adopté par des soldats français, il était aimé de tous; les officiers lui prodigiaient toutes les caresses qu'on prodigue à un fils, à un être cher. L'ordinaire du régiment était le sien; pour lui, des sacs étaient recueillis, et déjà les officiers du 33e avaient placé à son profit une somme à la caisse d'épargnes.

— Angelo répondait, de son côté, aux prévenances dont il était l'objet, par une amitié qui se prodigait à tous, par une intelligence précoce, par la reconnaissance pour ses bienfaiteurs et surtout pour M. Lefèvre, sous-lieutenant de grenadiers, son protecteur spécial.

— Amené à Bourg avec le dépôt du 33e et avec les soldats blessés aux portes de Rome, le petit Angelo s'est trouvé atteint d'une maladie de foie, suite peut-être de violents chagrin, et d'une torture morale qu'il s'imposait pour ne rien révéler sur sa famille. Alors que la souffrance le dévorait, pas un mot n'a trahi son secret, et pourtant il devait avoir souvenir de celle qui avait soigné ses jeunes années.

— Il est donc mort, le pauvre enfant, loin de son ciel étoilé, entre les bras d'une de ces saintes femmes qui se dévouent dans nos hôpitaux, qui se font les coqueluches de tant d'infortunes. Il murmura les mots de France et d'Italie, mêlant ainsi dans sa reconnaissance sa patrie et sa patrie adoptive. Des paroles d'amour pour les officiers du 33e expirèrent sur ses lèvres.

— Qu'était ce qu'Angelo personne ne le dira. Peut-être que c'était une nature d'élite, qu'une croix recouvrira à peine dans notre *campo santo*, car cette simple inscription a été gravée sur sa tombe: « Angelo orphelin italien amené en France par les officiers du 33e. » Peut-être aussi qu'à cette heure, une femme être dans la campagne de Rome, demandant par tout son enfant, sont en effet qu'un chagrin précoce a fait fuir du fond paternel... »

PARTIE COMMERCIALE.

Manuel Friss, 3 tierçons maté.
Bonomi, 1 c. baguettes dorées.
J. Massera, 150 c. vermicelles, 20 pipes vin, 2 demis idem idem 1 bl. idem, 2 idem huile, 4 bls. stocchette, 1 c. conserves.

Capurro, 20 tonneaux charbon de terre.

Puyo, 5 bls châtaignes.

M. J. Eneas, 233 sacs farine manioc.

ENTRE À L'ENTREPÔT.

Roger frères, 250 c. sucre, 100 suions herbe maté, 423 langues, 37 pipes vin, 5 demis idem idem

Zumare y Ca, 34 pipes et demi vin

Orioste Bursaco, 47 pipes et 6 demis idem vin

 

MARINE.

ENTRES.—Du 13.

Martin Garcia le 9 du courant pailebot oriental Lobo à ordre, avec 12 charretées bûches.

Idem, goélette oriental Lipisa à ordre, avec 45 charretées bûches.

Id. pailebot oriental Bella Vista, à ordre, avec 22 charretées bûches.

Id. baïardre oriental Bella Austria, à ordre avec 3 charretées charbon 18 id. bûches, 40 courbes.

Id. pailebot oriental Joaquin, à ordre, avec 20 charretées bûches, 10 id. charbon.

Du 14.

Babia, le 8 septembre, de Rio Janeiro le 22 du même polacre sarde Conforto, de 146 tonz. capitaine S. maria, à Gianello y Ca, avec vin, tabac à priser, sucre, bûches, fruits au vinaigre, etc., etc.

MOUILLES HORS DU PORT.

Brig sarde Express, de Gênes et Malaga.

Brig anglais Kastell, de Patagonie.

Le brig canonnier française l'Ouest, partira mardi 15 du courant, pour Rio de Janeiro. La correspondance sera reçue au Consulat Général de France, jusqu'à 3 heures du soir d'aujourd'hui.

A vendre.

Une chevrotière laitière, rue du Rio-Negro n° 200.

Avis Divers.

Avis.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveaux **TIR DE PISTOLET**, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à tout heure du jour, un assortiment de Pistolets des plus modernes et des meilleures fabriques.

Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien négligé pour rendre des plus agréables et de plus décents, toutes sortes de vins, liqueurs, bière, etc.

MONTRICHARD

Arrange les vieux chapeaux et blanchit, dans toute la perfection, les chapeaux de paille.

S'adresser, rue de Juncal, n° 46.

AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Vail-lant frères, rue des Trente-Trois n° 88, les ouvrages suivants :

Histoire naturelle "de la santé et de la maladie" suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par "F. V. Raspail" 2 vol, in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "medecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Caux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoisons". Le tout en 1 vol, in 8° relié.

"Le Medecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la medecine de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol, in 32 relié,

"Le Pharmacien de soi même," contenant plus de 750 recettes en formules d'une exécution facile, par les memes, 1 petit vol, in 32 relié,

EN VENTE:

Chez les libraires, et rue de las Camaras num. 148 à l'imprimerie du Patriote Français.

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

La Province brésilienne de Rio-Grande-du Sud, la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in 8° PAR

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat General de France, auteur du "Voyage à Buenos Ayres et a Porto Alegre" de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

PRIX : UN PATACON.

Catalogue

DES LIVRES FRANÇAIS, RELIES, NOUVELLEMENT ARRIVES DE PARIS

EN VENTE A DES PRIX MODERES,

Rue de las Camaras, Nos. 41 et 43.

"Amber" Esquisses historiques des différents corps de l'armée française, avec gravures in-folio demi rel. veau. 1 d.

"Perrot" Nouvel atlas du royaume de Franco, 2 id.

"Villeneuve" Métamorphoses d'Ovide, avec

144 gr. in 4° demi rel. chagr. 1 id.

"Philippote aux" Le siècle de Napoleon. cartonne, 1 id.

LITTERATURE.

"De Girardin. De l'instruction publique en France, in 18 demi rel. maroq. 1 id.

"Delandine" des Ages heroïques, 1 id.

Id. de la Terreur, 1 id.

Id. de l'Empire, 1 id.

Id. de la Gaule, 1 id.

Id. Renaissance sociale, 1 id.

Id. Conjurations, 1 id.

Id. de la Restauration, 1 id.

Id. du Consulat, 1 id.

Id. du Christianisme sous la Tente, 1 id.

En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brocés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Peccés Capitaux.

L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS, EN FEUILLETONS, EN FEUILLETONS,

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansonnet.

Hamard coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129,

à l'honneur de prévenir les elegants de cette

capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier gout

qu'il vendra au plus juste prix.

En vente.

LA CONSTITUTION

DE LA REPUBLIQUE FRANCAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12

novembre 1848. brochure en 32

Se vend à l'Imprimerie du PATRIOTE FRANCAIS

rue de las Camaras n° 148.

En vente.

Dans le magasin de comestibles de M. Auguste Despouys, rue de Misiones n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'excellente qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des sausissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

Guill. Darrouzain

Medecin français, membre de l'Institut Homéopathique de Paris, un des plus anciens homéopathes du Bresil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cet empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après midi; rue de Buenos Ayres, n° 182 au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc. etc.

AVIS

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Cochet,

Fabricant de billards,

Récemment arrivé de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procédés, marques, bleu, &c., &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention, il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la Ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marché principal, près les arcades de la passive.

CHARCUTERIE FRANCAISE

ET Orientale.

Le sieur Hebert Ce estin, propriétaire de la Charcuterie située en face de l'hôpital français, a l'honneur de faire savoir aux amateurs de la bonne chere et du bon gout, qu'on trouve dans son Etablissement tous les articles ayant rapport à son état, et susceptibles de flatter les gastronomes les plus délicats.

On trouvera également deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, des gras doubles à la lyonnaise, des tripes à la mode de Caen, qu'on pourra manger dans l'établissement ou faire porter à domicile.

Le tout à des prix en rapport avec les circonstances.

SAUCISONS D'ARLES ET DE BOULOGNE.

En vente dans le Magasin de comestibles de M' Auguste Despouys, rue des Missions n° 128.

LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réuni dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours, les faits intéressans, la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible; cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9 fr. par trimestre.

BUREAUX à PARIS, RUE STE. ANNE 51 BIS.

AVIS.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANCAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

Imprimerie du Patriote, Rue de las Camaras, N. 148